

Une trilogie historique du 20e siècle

John Willis

Numéro 139, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92617ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Willis, J. (2019). Une trilogie historique du 20e siècle. *Cap-aux-Diamants*, (139), 41–42.



La famille Willis. (Archives de l'auteur). La famille de Martha Lawlor et Robert A. Willis, à Notre-Dame-du-Portage, en septembre 1939. Beau temps mauvais temps, les Willis ont dû naviguer dans un siècle, le XX^e, qui a connu des hauts et des bas. (Photo : coll. de l'auteur).

UNE TRILOGIE HISTORIQUE DU XX^E SIÈCLE

Le XX^e siècle fut, selon l'historien Eric Hobsbawm, un *age of extremes*. L'Homme a commis excès après excès, à une échelle frôlant parfois le grotesque, sinon le burlesque. Le XX^e siècle ne fut pas un cadeau pour l'humanité, conclut-il dans l'introduction de son ouvrage. Malgré un arrière-goût plutôt amer, je voudrais revenir sur ce XX^e siècle à la lumière de la rédaction que j'ai entreprise. Le manuscrit comportera deux parties, l'une privilégiant l'espace, l'autre le temps. Dans la seconde partie j'examinerai les six premières décennies du XX^e siècle. Quoi inclure et quoi exclure? Il est difficile d'éviter les guerres mondiales, le traité de Versailles qui met fin à la Première et prépare en quelque sorte la Seconde. Il y a des cycles économiques d'abondance qui alternent avec des

périodes de vaches maigres : la crise des années 1930 déstabilise toute une génération. Il se développe des idéologies d'espoir à droite comme à gauche. L'espoir est encore au rendez-vous dans l'après-guerre au cours des années 1960 alors que tout semble possible. On peut contester l'ordre établi et on peut bénéficier de la corne de l'abondance. En m'appuyant sur une documentation parfois intime, je vais offrir une relecture plus personnalisée du XX^e siècle. Je ne veux aucunement réfuter les acquis de notre historiographie. Les faits et les interprétations sont là et seront débattus par les prochaines générations. Je cherche à apprivoiser les lecteurs en rappelant comment les destins, personnel et global, font partie d'un même ensemble. Il s'agit d'un exercice qui s'apparente à la *global microhistory*.

Les articulations entre petits et grands événements ne sont pas toujours faciles à distinguer. Mais après une carrière de 30 ans au sein d'un musée, laquelle carrière tire à sa fin, je suis en mesure de savoir que ce qui intéresse nos visiteurs pourraient également intéresser d'éventuels lecteurs de livres savants. Ici, au musée, notre public est infiniment curieux et il aime aborder un sujet du point de vue d'une (ou plusieurs) personnalités. Ces personnes ne vivent pas en vase clos, ils font toujours partie d'une collectivité. Je crois qu'on peut en dire autant de nos lecteurs, incluant les chercheurs spécialisés. Il s'est passé beaucoup de choses au XX^e siècle. J'ai dû faire des choix en fonction de la matière brute à inclure et aussi en fonction de l'interprétation de tous ces événements en suivant un certain cadre narratif. Le

résultat est une réorganisation en trois temps de la période 1900-1970. Dans le premier, il y a les temps durs (*hard times*) qui débutent autour du naufrage de l'*Empress of Ireland* (29 mai 1914) et le déclenchement de la Première Guerre mondiale quelques mois plus tard, en août 1914. Durant les quatre années suivantes, on assiste au triomphe de la mort, alors que les hommes sont envoyés à la guerre comme du bétail à l'abattoir. Ce fut, selon l'expression ironique du poète et romancier Robert Graves, *a lovely war*. Deux personnages nous permettent de revisiter la guerre. Bert, en poste à Lemnos, petite île de la Méditerranée occupée par les alliés durant la campagne des Dardanelles. Bert perd la vie plus tard sur le champ de bataille en France. Puis, Walter Darling qui fut instructeur de fusils mitrailleurs, entre autres. Il fait la rencontre d'une Anglaise durant la guerre, déménage en Angleterre après la fin du conflit et vit là-bas jusqu'à sa mort, en 1925. L'homme n'a pas pu accompagner la génération perdue d'intellectuels qui hantent la ville de Paris dans l'après-guerre. L'épisode de grande croissance économique qui survient dans la deuxième moitié des années 1920 est précisément cela, un épisode. Arrive alors la grande dépression des années 1930 avec ses conséquences désastreuses. J'ai tenté de suivre l'itinéraire d'un nouvel immigrant au Canada, Holger Friis, un Danois plein d'espoir qui débarque au port de Québec, en mai 1929. Six mois plus tard, la dépression bat son plein et Holger a de la difficulté à trouver une occupation stable à Montréal. Pendant trois mois, il cesse d'écrire à sa famille à Skanderborg, au Danemark. Sa douleur assumée devient, pour les autres, une douleur imposée.

Afin d'illustrer la transition graduelle vers les *good times*, j'ai suivi deux pistes. L'une appartient entièrement à la Seconde Guerre mondiale. La visite du roi en 1939, l'avènement de la guerre et sa durée interminable sont revisités depuis Westmount. Nous avons relu les

journaux intimes de deux personnes, Percy Jacobson, un homme dans la cinquantaine, trop vieux pour aller à la guerre, mais assez perspicace pour noter les changements, ici au Canada, durant le conflit. Son fils Joe s'enrôle dans l'aviation canadienne et sera éventuellement tué. Un deuxième journal offre le point de vue de Béatrice Botha, une adolescente qui étudie au Westmount High School, en 1939. Nous suivons Béatrice dans ses sorties, à la chorale de l'église, au YMCA, le temps d'une danse et surtout d'un film. Souvent, elle assiste à deux projections de suite. Elle voit *Gone with the Wind* en 1940 et en ressort tout émue. Béatrice et Percy nous renseignent sur les stratégies de survie des gens qui soutiennent cet effort de guerre.

La recherche d'un havre de paix qui motive souvent l'achat d'un chalet ou l'investissement dans l'économie de la villégiature est le second fondement des *good times*. La tendance précède et suit la Seconde Guerre mondiale. Initialement, le chalet ou la résidence secondaire est une affaire de riches. Mais la tendance s'amplifie et devient l'affaire des bourgeois, puis des classes moyennes plus « ordinaires ». Les Laurentides, au nord de Montréal – terrain de jeu des classes urbaines – est un endroit de prédilection pour explorer ce phénomène. Nous avons revisité le bureau de poste de Val Morin Station, domaine de Fidèle, Corinne, Monique et Félicité. La poste est l'affaire d'un et ensuite de deux couples mariés. Elle sert le citoyen touriste qui cherche à s'échapper de sa routine urbaine dans un village. La grande évasion du XX^e siècle, c'est le chalet, où les gens fuient les temps difficiles.

Puis, c'est l'arrivée des *high times* des années 1960. Les années de Jean Drapeau et de l'Expo 67, mais aussi celles de la construction d'un tout nouveau cadre urbain à Montréal qui gravite autour de la Place Ville-Marie, du métro et de nouveaux ponts et autoroutes. Les

autres villes du Québec se transforment également. Montréal est redéfinie par ses structures et ses superstructures. mais il s'y passe également d'autres choses. Car ces années voient la montée d'une gauche militante, d'une voix syndicale et d'un sentiment d'appartenance québécois de plus en plus répandu. La correspondance du couple formé de Pauline Julien et Gérald Godin représente bien cette poussée. La grève des transports en commun à Montréal a lieu en septembre et en octobre 1967, vers la fin de l'exposition universelle. Ce conflit oppose un syndicat affilié à la CSN, qui comprend les chauffeurs, les mécaniciens, les caissiers, les surveillants et les inspecteurs, à la Commission des transports de Montréal (CTM) et aussi à l'administration municipale de Jean Drapeau et de Lucien Saulnier, au gouvernement de la province de Québec et à une bonne partie de l'opinion publique dont les esprits sont surchauffés par les médias hostiles à la cause des travailleurs. Nous explorons l'époque d'une grève ponctuée de souvenirs de journalistes, d'avocats, etc. Le terrain de l'affrontement, donnant lieu aux grands combats du front commun vers 1972, a été préparé par de plus petites cellules de contestation syndicale des années 1960, telle la grève à la CTM en 1967.

J'estime faire mon devoir d'historien en sortant de l'oubli des moments de crise accompagnant des moments d'extase. J'invite le lecteur à se défaire de ses lunettes roses pour arborer une vision plus critique et complète du passé. L'avenir est aux sources, disait le poète Gaston Miron. Selon moi, la compréhension de présent ne peut se passer de cette démarche critique qui consiste à dessiner les traces du passé avec de grands traits pour ensuite tirer les fils vers le présent et le futur, ce grand inconnu qui sera le pays de mes petits-enfants.

**John Willis, historien conservateur,
Musée canadien de l'histoire**